

## ÉQUIPAGE CHAMPCHEVRIER

L'Équipage Champchevrier remonte à 1810 et se classe ainsi comme l'un des plus anciens de France, chassant encore actuellement.

Il fut créé par le baron René de Champchevrier, qui chassait loups et sangliers, moitié à courre, moitié à tir, sa meute n'étant pas assez vite pour forcer régulièrement des animaux si résistants, et en particulier les vieux loups.

De race peu définie, les chiens étaient néanmoins purs français, donnaient beaucoup de voix, avaient du fond et de l'endurance, un odorat extraordinaire, mais, par contre, menaient lentement, caractéristique, comme on sait, des fameux hurleurs de cette époque.

L'Équipage fut servi au début par « Delabarre », piqueux dont le nom mérite de passer à la postérité.

A quelques années de là, un gentleman anglais, qui possédait le château du Vivier-des-Landes et la forêt de Château-la-Vallière, où il chassait le chevreuil, fit venir des cerfs d'Allemagne.

Il coupla alors sa meute à celle du baron de Champchevrier et prit assez régulièrement avec lui une quinzaine de cerfs et une vingtaine de chevreuils chaque année.

En 1828, l'Anglais ayant dissipé sa fortune, le baron de Champchevrier continua seul avec son Équipage, sur toute la contrée.

Il abandonna les loups, devenus rares, et se mit complètement aux cerfs, qui, en revanche, s'étaient multipliés.

Pendant cette période, il employa des chiens blancs et orange sortis de l'Équipage du comte de Jouffroy, propriétaire du château de Jallanges, en Touraine.

Bien qu'ils n'eussent aucune goutte de sang anglais, ces chiens, sans doute apparentés aux porcelaines de Franche-Comté, avec leurs belles poitrines et leurs têtes légères, étaient extrêmement rapides.

Remy Denise, successeur de Delabarre et excellent piqueux comme lui, leur faisait prendre de vingt à vingt-cinq chevreuils et une dizaine de cerfs par saison.

Vers 1867, les deux frères René et Léon de Champchevrier dirigèrent ensemble l'Équipage jusqu'en 1869, triste année où décéda M. René.

Aussitôt après la guerre de 1870, le baron Léon de Champchevrier alla en Vendée acheter une remonte de chiens, ce qui lui permit de se remettre à la chasse, comme le lui avait demandé son frère avant de mourir.

Ce touchant désir fut exécuté en 1871, sans l'aide du moindre piqueux et c'est seulement un peu plus tard que le baron Léon s'adjoignit Victor Bourgoïn.

Fils de garde, ce jeune homme fut complètement formé par l'excellent veneur et resta quarante-cinq ans à l'Équipage.

Après la mort du baron Léon de Champchevrier, survenue en 1911, son fils Jean prit la direction de l'Équipage.

Il en est toujours le brillant Maître, après avoir eu plusieurs

associés, entre autres M. François Darblay, lorsque celui-ci démontra son vautrait en 1928 pour adjoindre ses chiens à ceux de l'Équipage Champchevrier.

Actuellement, M. Doyen, intrépide chasseur et auteur de charmants livres de vénerie, est le principal associé.

Ayant racheté l'excellente meute du comte Henri d'Andigné, en 1933, il est propriétaire de la moitié des chiens.

L'Équipage a été servi de 1911 à 1931 par Delphin Bouhet, qui, précédemment, était resté dix-sept ans en Normandie, chez le marquis d'Oilliamson.

Delphin était un remarquable piqueux, très correct, connaissant à fond son métier, bon soigneur de chiens, en un mot type accompli de ces magnifiques serviteurs de l'ancienne Vénerie.

Il a été remplacé par son fils, Marcel Bouhet, qui sert l'Équipage depuis 1931.

Le vigoureux rejeton marche sur les traces de son Père et, sans avoir peut-être encore acquis toute l'élégance de ses grandes manières, a hérité de son allant, de sa science et de ses qualités d'homme de chenil.

Depuis 1931, les prises ont toujours dépassé la quarantaine, en pays difficile avec des animaux très vigoureux.

Les chiens sont en général des anglo-français élevés pour la plupart au chenil des Landes, par Ambillou, Indre-et-Loire.

Ce sont les meilleurs pour ce pays, assez dur par endroits, où nez, gorge et train sont indispensables.

La plupart tirent leur origine des chiens de M. Perreau de Launay, Vendéens avec une légère infusion de race Lévesque.

L'Équipage chasse le cerf et le chevreuil à l'occasion.

Il prend de trente à quarante cerfs et cinq à six chevreuils.

Les grands animaux durent en général trois à quatre heures.

Ils se font prendre souvent à l'eau dans les nombreux étangs qui parsèment certaines contrées du territoire.

En forêt de Chinon, où il n'y en a pas, les cerfs sont particulièrement résistants.

Les glands, les fênes surtout, leur donnent une vigueur peu ordinaire.

Ils font des chasses extrêmement dures au milieu des fourrés, des ronces, des ajoncs et du change.

Pour qu'ils tiennent tête, il faut qu'ils soient absolument forcés et on ne sonne généralement l'hallali qu'après cinq ou six heures de menée sévère et difficile.

\*  
\* \*

Tenue : au début, la tenue était verte avec parements amarante.

Vers 1860, on prit la tenue jaune Condé (ventre de biche) avec parements, col et culotte amarante.

Ces couleurs, qui étaient celles du prince de Condé, furent concédées par une faveur particulière à un ancêtre de la famille Champchevrier, grand ami du Prince et son inséparable compagnon de chasse.

Abandonnées en 1870, elles furent remplacées par une tenue rouge à l'anglaise.

Ce n'est qu'en 1891 que la glorieuse tenue jaune Condé fut reprise par le baron Léon de Champchevrier.

L'Équipage la porte encore actuellement.

Ont le bouton :

M. et M<sup>me</sup> Doyen, M. et M<sup>me</sup> François Darblay, M<sup>lle</sup> Darblay, le vicomte et la vicomtesse de Rolland, le capitaine et M<sup>me</sup> Bizard, M. et M<sup>me</sup> Lemaignan, le marquis et la marquise de Contades,

MM. Émile Gouïn, Mortier, Célian Goury du Rosland, M. et M<sup>me</sup> Perreau de Launay, M. et M<sup>me</sup> Max Henraux, marquis de Juigné, baron Arthur Hainguerlot, barons René et Eugène Auvray, comte Lafont, comte Lecointre, comte de la Ferté, MM. Jacques Perreau de Launay, Marchal, Jacques Moreau, Dorron, M. et M<sup>me</sup> de Gheest, Lieutenant et M<sup>me</sup> Blot, M. du Peuty, M. Charles du Peuty, baron et baronne R. de la Bouillerie, comte G. de la Brosse, baron et baronne du Bourdieu, comte de Bridieu.

Suivent à cheval ou en voiture :

M<sup>me</sup> la baronne de Champchevrier, MM. Maggiar, Duthoo, les Officiers de la garnison de Tours et ceux de l'École de Cavalerie de Saumur.

Comment choisir parmi tant d'anecdotes émaillant la prodigieuse carrière d'un Équipage plus que centenaire ?

Bien qu'extrêmement abrégée, la notice historique que nous lui avons consacré a noirci déjà quelques pages et les feuillets blancs qui nous restent sont parcimonieusement mesurés.

Obligés que nous sommes d'être brefs, optons donc pour deux hallalis, dont le contraste à lui seul pourra servir de piment à cette collation de carême, remplaçant hélas ! le joyeux et brillant dîner qu'il eût fallu offrir ici, avec tous flambeaux allumés.

Le premier de ces hallalis eut lieu sur un sommet aride se profilant en plein ciel ; le second, dans un réduit obscur, réceptacle du jus de la treille.

#### EXTRAIT DU LIVRE DES CHASSES

Vers le milieu de mars 1933 nous avons attaqué en forêt de Chinon un cerf à sa quatrième tête.



Après nous avoir promenés trois heures durant dans tous les fourrés de la forêt, cet animal, très vigoureux, avait pris la lande de Cravant, grande étendue marécageuse et couverte d'ajoncs, où les chiens, obligés de marcher à la queue leu leu, vont lentement sans donner de voix.

Grâce au manque de train, notre cerf, profitant de son avance, avait gagné les hauteurs de Planzoult, situées à l'ouest de Chinon et en dehors de la forêt.

Relancé plusieurs fois, il se réfugia, après cinq heures et demie de chasse, sur le sommet d'une crête abrupte, comme on en trouve beaucoup dans ce coin sauvage.

Son arrière-main se trouvait cramponnée à l'extrémité du rocher et dominait le vide.

Menaçant, il faisait tête aux chiens, qui n'osaient encore l'approcher de trop près.

Plusieurs d'entre nous étaient montés à l'assaut, mais, arrivés en haut, nous nous trouvâmes dans une cruelle incertitude. Ou bien le cerf, trop vigoureusement bousculé, pouvait tomber à la renverse dans le précipice en y entraînant tous les chiens derrière lui, ou bien il allait charger pour nous envoyer en l'air, c'est-à-dire, plus exactement, en bas.

Par n'importe quel moyen, il fallait en finir, et au plus vite, sous peine d'accident grave, peut-être de catastrophe !

Un fil de fer se trouve là ; quelqu'un le transforme en lasso et, d'une lancée habile, le jette sur les bois du cerf.

Aussitôt, avec beaucoup de témérité, M. E. V. bondit sur l'animal et le maintient immobile les deux ou trois secondes qu'il faut pour le servir... ce qui fut fait hardiment par ce veneur intrépide, au ras du gouffre béant.

Le 31 octobre 1934, un cerf à sa quatrième tête, lui aussi, est attaqué derrière le chenil des Landes.

Il prend son parti sur le Chalet de M. Gouïn, s'accompagne et se tape dans la lande de Souvigné.

Relancé, il se dirige sur l'étang Bouchard et emprunte les chemins pour gagner la basse forêt de Château-la-Vallière.

La voie est mauvaise, les chiens chassent difficilement, néanmoins ils relancent en bordure de la plaine.

Le train s'accroît ; notre cerf, sur ses fins, descend le coteau de Vaujours, tient les abois devant une auberge et, tout à coup, se précipite dans la cave dont l'entrée était restée ouverte.

A l'aide d'un lampion fumeux, on tâche de l'apercevoir. Rien !...

Empruntant un étroit goulet, il a gagné l'arrière-caveau, sanctuaire des précieux trésors.

Après avoir fait sortir les chiens, nous nous glissons à quatre pattes jusqu'aux approches de l'ancre ténébreux et découvrons notre animal, juché sur un énorme amoncellement de bouteilles étayé par des futailles ventrues.

Sans hésiter, M. Doyen se dévoue.

Avec sa dague emmanchée à une tête de loup, il frappe au défaut de l'épaule.

Atteint, le cerf devient furieux, bouscule tout autour de lui : fûts, bouteilles, vides et pleines, nous-mêmes, les uns après les autres, déchire la tunique de Doyen, puis, d'un dernier bond, vient tomber mort à l'orée de la cave, tandis que l'aubergiste, sur un ton de désespoir hurle, les yeux remplis de larmes : « Mon pauvre chambertin ! mon pauvre chambertin qui saute !! »

Tout fut payé sur l'heure : tonneaux éventrés, bouteilles cassées, et, le sourire de l'aubergiste succédant à ses pleurs amers, nous ayant mis en joie, nous bûmes gaiement de ce fameux Bourgueil... pompeusement dénommé Chambertin !

Fort heureusement il en restait encore !